



Beth Kery

Passionnels
RENDEZ-VOUS

Partie 1

**J'AI
LU**
POUR ELLE

illicit'

Passionnels rendez-vous

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Semi-poche

Laisse-moi te posséder
Laisse-moi te désirer
Laisse-moi te retenir
Laisse-moi t'appartenir

Poche

SÉQUENCES PRIVÉES

1 – Troublante addiction

N° 10507

Prodigieuses caresses & Portraits libertins

N° 10619

2 – Emprise des sens

N° 10879

3 – Accord secret

N° 11243

Jeux de séduction

N° 11078

SULFUREUSE COMPROMISSION

Partie 1

N° 11907

Partie 2

N° 11916

BETH
KERY

Passionnels
rendez-vous

PARTIE 1

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Maëlle Haut-Clair*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
GLIMMER

Éditeur original
The Berkley Publishing Group,
published by the Penguin Group (USA) LLC, New York

© Beth Kery, 2015

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2018

Remerciements

À mon éditrice, Leis Pederson, pour m'avoir soutenue dans l'écriture ainsi que la conception de mon histoire, et pour m'avoir aidée à maintenir le cap. Vous avez toute ma gratitude. Je dois également un immense merci à mon mari, qui s'est battu à mon côté, qui a fêté tous mes livres avec moi et qui, au final, fait partie de chacun d'eux.

1

Alice Reed était habituée à masquer son stress. Elle était habituée à masquer presque tout. Cependant, aujourd'hui, c'était différent. Elle aurait pu camoufler l'angoisse qu'elle ressentait à la perspective de son entretien à venir aussi facilement qu'elle aurait pu ignorer un challenge mathématique bien costaud.

— Ne t'inquiète pas, ça va être du gâteau. Contente-toi de te concentrer sur ce que tu sais. T'es tout bonnement incroyable dans ces moments-là, la rassura Maggie Lopez, qui la jugeait en l'examinant d'un œil à la fois critique et amical.

Maggie était sa conseillère pédagogique au sein du programme MBA pour cadres qu'elle suivait à l'université d'Arlington. À la suite d'un concours de circonstances qui avait désormais des airs d'heureuses coïncidences, Alice louait l'appartement situé au-dessus du garage de Maggie. Mais, plus important encore, Maggie et Alice étaient devenues amies. Alice respectait

les opinions de Maggie et, de ce fait, son anxiété monta d'un cran à la vue du léger froncement de sourcils qu'elle arborait. Une affreuse pensée lui traversa l'esprit. Elle laissa tomber la paume de sa main sur le dessus de sa tête.

— Merde, mes racines. Elles ressortent, c'est ça ? J'ai oublié de les teindre. J'étais tellement absorbée par cette série de chiffres hier soir que j'ai tout oublié, se lamenta-t-elle en se relevant brusquement pour se précipiter vers le miroir fixé au mur du bureau de Maggie.

Elle était relativement sportive mais elle n'avait pas l'habitude de porter autre chose que des rangers, des tongs ou des chaussures de tennis.

Derrière elle, Maggie lâcha un soupir aussi exaspéré qu'amusé :

— Il n'y a vraiment que toi pour oublier un entretien qui pourrait t'ouvrir la porte du programme de formation de cadres le plus convoité des États-Unis, et même du *monde entier*, à cause d'une série de calculs sans importance.

Alice étudiait son reflet avec de grands yeux. Son visage semblait plus pâle qu'à l'accoutumée à cause de l'angoisse et du contraste que formaient ses courts cheveux ébène, son tailleur bleu marine et ses yeux bleu sombre cerclés de noir.

— C'est toi qui m'as demandé de faire ces « calculs sans importance », marmonna Alice d'un air distrait.

Elle aplatit les cheveux qui bordaient sa raie et fusilla le miroir des yeux, comme si elle tenait son reflet pour responsable de ses nombreux défauts. Comme elle s’y attendait, elle aperçut ses racines d’un blond cuivré qui la trahissaient.

— Et puis merde, grommela-t-elle dans sa barbe. C’est qu’une grosse blague, de toute façon. Durand n’a jamais envoyé de recruteur dans le programme MBA de l’université d’Arlington auparavant. Encore une preuve de la *charité* légendaire de Durand, c’est ça ? lança-t-elle en s’en prenant à Maggie.

Cependant, après ces deux dernières années, celle-ci ne se laissait plus impressionner par ses sourcils froncés et ses répliques cinglantes. Elle ne savait que trop bien qu’Alice aboyait plus fort qu’elle ne mordait.

En général, du moins.

— Ne t’avise pas de rabaisser ce programme, l’avertit Maggie en pointant sur elle un doigt menaçant. Il s’avère que je suis extrêmement fière de cette formation et de tout ce qu’on a accompli ces dernières années, en grande partie grâce à *ton* génie, *ton* travail et *tes* recherches révolutionnaires. Suis-je surprise que Durand ait demandé à recruter des étudiants de notre promotion ? Non. *Absolument pas*, ajouta Maggie d’un ton qui ne souffrait aucune réplique à la vue de l’expression teintée d’espoir et de doutes qu’affichait Alice. Votre article sur la philanthropie et le profit a su faire

parler de lui dans le monde des affaires. Alors maintenant, arrête de pleurer sur ton sort, lui intima-t-elle avant de se laisser tomber sur sa chaise de bureau, dont les ressorts protestèrent bruyamment.

La colère d'Alice retomba aussitôt.

— Je suis vraiment fière de notre étude sur les deux P, répondit-elle avec franchise en référence à l'article commercial qu'elle et d'autres étudiants avaient publié quelques mois auparavant avec Maggie comme directrice de recherche. Est-ce que Sebastian Kehoe t'a dit qu'il venait à Arlington à cause de ça ? demanda-t-elle.

Kehoe était le vice-président des ressources humaines chez Durand.

— Non.

— Alors *pourquoi* ? grommela-t-elle.

Alice regrettait à moitié que Sebastian Kehoe n'ait pas continué à ignorer leur petite université. Elle travaillait mieux en solitaire. L'idée de devoir se vendre à des recruteurs comme si elle était à la fois une marchandise *et* le commercial chargé d'en faire la publicité la faisait grincer des dents. Dire qu'elle n'était pas très douée pour les entretiens était un euphémisme pharaonique.

— Durand vient parce qu'ils recherchent des cadres brillants et talentueux, j'imagine.

Alice s'esclaffa.

— Tu m'as conseillé de voir cet entretien comme une bonne expérience pour ceux à venir.

En fait, même *toi*, tu ne crois pas qu'Arlington ait la moindre chance d'intéresser Durand.

— Je ne sais pas ce que je crois, pour être franche, répliqua Maggie avec raideur.

D'un geste sec, elle tira quelques mouchoirs d'une boîte en carton et les tendit à Alice.

— Bon, enlève-moi un peu cette saleté que tu tiens tant à étaler sur tes yeux. Peigne tes cheveux en arrière à partir de la raie pour cacher les racines. Mets-toi un peu de rouge à lèvres pour une fois, et par pitié, tiens-toi droite, Reed. J'attends de toi que tu relèves le défi, pas que tu te laisses écraser sous son poids.

À l'écoute de ces paroles, la colère la fit bel et bien se raidir quelques secondes, mais la vérité présente dans les mots de Maggie ne tarda pas à imprégner son esprit. Sa mentor avait raison – comme d'habitude.

— Je vais aux toilettes me passer un coup d'eau sur le visage, acquiesça Alice d'une voix sourde. Il me reste dix minutes avant le début de l'entretien.

— Sage décision, acquiesça Maggie d'un ton énergique. Alice, l'interpella-t-elle vivement alors qu'elle tendait la main en direction de la porte de son bureau.

— Oui ? répondit Alice en lui jetant un coup d'œil par-dessus son épaule.

Elle s'immobilisa à la vue de l'air anormalement sombre qu'arborait Maggie.

— Il y a eu un petit changement concernant ton entretien. Sebastian Kehoe est tombé

malade il y a quelques jours et a dû demander à quelqu'un d'autre de le remplacer.

Un mélange violent et malsain de déception, triomphe et soulagement submergea Alice. *Et voilà*. Ils avaient envoyé un larbin de bas étage à la place de Kehoe ? Rien d'étonnant. Elle savait que Durand n'envisagerait jamais sérieusement de recruter quelqu'un de sa promotion pour participer au « Camp Durand ». Le programme de quatre semaines qui avait lieu sur les rives du lac Michigan rassemblait chaque été les meilleurs diplômés issus des écoles les plus prestigieuses dans le but de voir ce dont ils étaient capables. Soixante pour cent des moniteurs du Camp Durand étaient sélectionnés pour faire partie de l'élite des cadres les mieux payés au monde. À l'aide d'une série d'exercices de consolidation d'équipe, d'observations intenses et d'un camp pour enfants réputé organisé sur le lac, Durand filtrait les concurrents et sélectionnait la crème de la crème.

Les candidats élus pour participer au Camp Durand touchaient une coquette somme pour leurs semaines de travail, qu'ils soient recrutés de façon permanente ou non par la suite. Alice convoitait cet argent, même si elle n'osait nourrir l'espoir de se voir offrir un jour un poste de direction au sein de cette multinationale au succès phénoménal. Elle avait des prêts étudiants qu'elle ne devrait pas tarder à rembourser, et aucune perspective d'emploi solide. Et pourtant... Elle était partagée à l'idée d'être forcée

de faire ses preuves auprès de cette entreprise prestigieuse et influente.

— Je *savais* que c'était impossible que Durand soit réellement intéressé par Arlington, commenta Alice.

Ou par moi.

Maggie avait dû remarquer le sourire narquois qu'Alice peinait à cacher.

— Ils ne sont tellement *pas intéressés* par l'université d'Arlington que leur P-DG vient à la place de Sebastian Kehoe, répliqua Maggie.

La main qu'Alice avait déposée sur la poignée retomba sur sa cuisse.

— Hein ?

Tout à coup, Maggie semblait avoir du mal à croiser son regard.

— Récemment, plusieurs cadres de Durand étaient en voyage d'affaires ici, à Chicago. Quand Kehoe est tombé malade, Dylan Fall a accepté de le remplacer pour ses rendez-vous restants.

Maggie lui jeta un coup d'œil prudent. Ou bien était-ce de *l'inquiétude* ?

— Je... Je ne voulais pas te le dire parce que je me suis dit que ça te stresserait encore plus, mais je ne voulais pas que tu y ailles sans y être préparée non plus, se justifia-t-elle piteusement.

Une vague de nausées la submergea.

— Dylan Fall... souffla Alice d'une voix blanche, incrédule. Tu es en train de me dire que dans neuf minutes, je vais passer un

entretien avec le président-directeur général de l'entreprise Durand ?

— Tout à fait.

L'air sombre et compatissant qui se dépeignait jusqu'ici sur les traits de Maggie disparut pour laisser place à de l'espièglerie.

— C'est la chance d'une vie. Je ne m'attends pas à ce que tu décroches une place au Camp Durand – forcément, c'est peut-être trop espérer, tout compte fait. Mais tu es une fille unique, intelligente, t'es une vraie tueuse en maths et... enfin, tu es la *meilleure* carte que possède Arlington. Tu es l'étudiante la plus brillante que j'aie jamais connue, ajouta-t-elle avec une lueur de défi dans les yeux. Le minimum syndical, c'est d'y *aller*, de garder la tête haute et de faire la fierté de l'université d'Arlington.

La tirade de Maggie résonnait encore dans sa tête alors qu'Alice, sur les charbons ardents, patientait dans la salle d'attente du doyen du département des finances. Celui-ci s'était visiblement fait une joie de laisser son bureau à Dylan Fall.

Évidemment.

Nul doute que Fall devait régulièrement avoir des personnes pour s'allonger dans des flaques de boue afin de pouvoir les traverser sans souiller ses chaussures de marque.

Maggie avait eu raison de la secouer un peu plus tôt : Alice n'avait pas la moindre chance d'entrer dans le Camp Durand, sans parler

d'être embauchée comme cadre d'élite dans l'entreprise. Mais cela ne voulait pas dire qu'elle avait l'intention de fuir pour autant. Alice avait dû affronter des ordures et des escrocs cent fois plus effrayants qu'un costard-cravate comme Dylan Fall.

Elle s'était battue et avait repris son chemin, toujours fière de ce qu'elle avait accompli.

— Il est prêt à vous recevoir, lança d'une voix chantante Nancy Jorgensen, la secrétaire du département des finances, en passant la tête dans l'embrasure de la porte qui menait à un couloir.

Alice se leva, les doigts serrés sur son nouveau porte-documents en vinyle, et tâcha de ne pas chanceler dans ses chaussures à talons. Elle jeta un regard noir à Nancy Jorgensen. Les joues de la petite femme d'âge mûr aux cheveux grisonnants semblaient étrangement rougies par l'excitation. Elle en soupçonnait la cause : Dylan Fall.

Sale traîtresse, songea Alice avec amertume en la dépassant d'un pas raide. *Contente-toi d'en finir au plus vite.*

Au lieu de pénétrer à pas mesurés dans le bureau que lui avait désigné Nancy, Alice s'élança. La porte était plus légère qu'elle ne l'avait imaginé à la vue de sa superbe surface parée de lambris de chêne. Elle la poussa avec trop de violence et elle alla s'écraser avec fracas contre le mur intérieur du bureau. Alice sursauta à ce vacarme et se figea sur le seuil.

L'homme assis au large bureau en chêne leva les yeux et battit des paupières.

— Il y a le feu ? demanda-t-il avec calme.

— Non, répondit Alice les sourcils froncés et sur ses gardes, ignorant s'il plaisantait ou non.

Le fait qu'il parle de feu à cet instant précis était une drôle de coïncidence. Elle n'avait jamais été aussi stressée depuis qu'elle s'était enfermée dans sa chambre et que son oncle Tim avait fait brûler des produits chimiques que sa mère utilisait pour préparer sa méthamphétamine afin de la faire sortir. Il n'avait pas réussi, mais il avait bien failli les tuer tous les deux.

Nancy referma la porte derrière elle avec un doux cliquetis. Dylan Fall l'examina alors que les poumons d'Alice brûlaient, en manque d'oxygène.

Il retira soudain les lunettes qu'il portait et se mit sur ses pieds. Alice parvint à reprendre le contrôle de ses membres maladroits. Il lui tendit la main :

— Alice, Dylan Fall. Je ne saurais vous dire à quel point c'est un plaisir de vous rencontrer, se présenta-t-il d'une voix grave et légèrement rauque.

Son échine frémit à entendre ce timbre.

— Merci d'avoir pris le temps de me recevoir, répondit-elle avant de saisir fermement sa paume et de serrer ses doigts autour des siens en une poigne formelle.

Il lui fit élégamment signe de s'asseoir de sa main libre et reprit place sur sa chaise.

Alice s'installa sur le siège de cuir qui faisait face au large bureau avec l'impression que ses bras et ses jambes étaient complètement déconnectés de son cerveau... et, pire encore, d'être une misérable mendiante priant à l'autel raffiné du Dieu de la richesse et du pouvoir. Elle refusait de se laisser impressionner ou intimider par Dylan Fall.

Tu peux le refuser autant que tu veux. C'est la vérité.

— Je suis ravi d'avoir la chance de vous rencontrer. D'après mes informations, c'est à vous qu'on doit les brillantes statistiques de l'article sur la philanthropie et le profit paru dans le *Journal des finances et des affaires*, commençait-il avant de tapoter son bureau du bout du stylo qu'il venait de saisir.

Il manipulait l'objet d'un air absent, faisant courir ses longs doigts sur le cylindre de métal lisse avant de le faire pivoter et de réitérer l'opération.

Alice se fit violence pour détourner les yeux et se concentrer sur son visage. Son cœur s'était mis à battre à une vitesse inquiétante. Il jouait avec son stylo en un geste distrait mais le regard qu'il posait sur elle était acéré. Les épais rideaux étaient tirés et bloquaient les rayons du soleil printanier. Le contraste que formaient l'ombre et la lumière de la lampe conféraient à sa forte mâchoire et à ses yeux presque noirs

une aura encore plus grave – énigmatique. Elle savait déjà à quoi s'attendre au sujet de son apparence, ou du moins était-ce ce qu'elle s'était dit. Il avait des cheveux châtain foncé et lisses en dépit de leur épaisseur. Ils étaient plus longs à l'avant de sa tête. Il les peignait en arrière en un style qui correspondait à sa tenue d'homme d'affaires, même si une femme aurait pu les ébouriffer de façon sexy en un clin d'œil en y plongeant les doigts. Un regard brillant et perçant trahissait clairement le fait que mieux valait se soumettre à sa moindre volonté sous peine d'être foudroyé sur place. Des cils sombres et des sourcils froncés lui donnaient des airs de beau bohémien venu jouer les pirates. Son visage était séduisant mais d'un charisme sauvage, plein de force et de caractère. Il était tout sauf joli garçon. Il y avait quelque chose de rude en lui, malgré son costume onéreux et son sang-froid à toute épreuve. La fossette qui ornait son menton ne faisait qu'ajouter à cette beauté dure, virile et ciselée.

Les médias l'adoraient. Elle avait vu des photos de lui rasé de près, avec un chaume élégant, et même une fois avec une barbe et une moustache. À cet instant, il arborait un bouc très fin et bien entretenu. Sa peau n'était pas pâle, mais il n'avait pas l'air du genre à bronzer non plus. *Forcément*. Alice songea que, comme elle, il devait passer le plus clair de son temps à lire des rapports et à parcourir des chiffres sur un

écran d'ordinateur, ou à trôner à la tête d'une salle de conseil d'administration.

L'entreprise Durand était non seulement réputée pour l'importance de ses pratiques philanthropiques, mais aussi pour sa stabilité financière. Alice elle-même l'avait suggéré d'emblée lors de leur étude longitudinale multifactorielle sur la corrélation entre le profit et la philanthropie d'entreprise. Alice avait épluché des articles de journaux et de magazines pour compiler des données pertinentes sur Durand, aussi était-elle tombée sur des photos de Fall.

Elle avait longuement observé ces clichés. Tant et si bien qu'en réalité, elle avait commencé à croire qu'elle était devenue un peu obsédée par ce magnat des affaires.

De façon générale, elle se laissait rarement impressionner par la gent masculine. Elle avait dû affronter son lot de vaniteux, beaux parleurs, vauriens et truands dans sa vie. À ses yeux, les beaux spécimens avaient même moins de qualités pour les sauver que les laids et les simples d'esprit. Ceux qui avaient un physique ingrat devaient compenser autrement afin de conquérir les femmes. D'ordinaire, elle n'accordait pas un regard à un Casanova lorsqu'elle en croisait un, mais Dylan Fall avait ce genre de charme tumultueux qui déclenchait toutes sortes de réactions chimiques involontaires dans son corps.

À cet instant, elle le maudit pour cela. En l'état actuel des choses, ne disposait-il pas déjà d'un nombre injuste d'avantages ?

Elle se redressa et s'éclaircit la gorge :

— J'étais l'un des quatre assistants de recherche qui ont travaillé sur le projet du Dr Lopez. Nous avons tous fait notre part de documentation et de calculs.

Il ralentit les gestes de ses doigts sur son stylo puis la dévisagea en plissant les yeux :

— Vous avez l'esprit d'équipe, dans ce cas ? demanda-t-il doucement.

— Je ne fais que dire la vérité.

— Non, c'est faux.

Elle leva le menton. Elle faillit baisser aussitôt la tête en sentant se tendre sa peau et ses muscles, qui devaient certainement trahir son poulx affolé et exposer sa vulnérabilité.

— J'ai discuté avec le Dr Lopez en personne avant de venir ici aujourd'hui, répliqua-t-il. Elle m'a affirmé que non seulement vous avez effectué presque toutes les analyses statistiques novatrices employées dans le cadre du projet, mais que c'est aussi vous qui les avez créées.

Elle ne sut quoi répondre, aussi se contenta-t-elle de soutenir son regard.

— Vous ne voulez pas vanter vos exploits ? s'enquit-il.

— C'est ça que vous voulez ? Un petit numéro de cirque ?

Ses longues phalanges s'immobilisèrent, figeant le stylo dans sa rotation.

Merde.

Le rouge lui monta aux joues.

— Je suis désolée. Ce n'est pas ce que je voulais dire, souffla-t-elle, troublée. Je suis juste un peu perdue quant à la raison de la présence de Durand ici, à l'université d'Arlington. On l'est *tous*, pour être honnête. Vous êtes venu à cause de l'article ?

— Ça vous surprend ? demanda-t-il en jetant le stylo sur son sous-main. Durand fait partie des principales entreprises évoquées. Vous avez justifié nos principes philanthropiques sans l'aide de personne en usant de statistiques complexes. Je suis impressionné, commenta-t-il vivement.

Elle déglutit avec difficulté en le voyant se pencher avant de croiser son regard, les coudes appuyés sur son bureau.

— *Très* impressionné.

— Vous aviez besoin de justifications ? ne put-elle s'empêcher de demander.

Il haussa légèrement les épaules et se renfonça dans son fauteuil, attirant par là même le regard d'Alice sur ses larges épaules et son torse puissant. Il savait comment porter un costume, cela ne faisait aucun doute. Il irradiait de lui une certaine force, une dangereuse élégance... Sur Dylan Fall, un costume se transformait en armure de guerrier des temps modernes.

— Pas franchement, non. Durand est une entreprise privée, comme vous le savez sûrement. Je n'ai de comptes à rendre à aucun actionnaire.

— Et les autres membres du conseil d'administration ? demanda-t-elle, la curiosité prenant le pas sur l'angoisse.

Il plissa les yeux.

— Il me semblait que c'était moi qui posais les questions, pas le contraire.

— Désolée, s'empressa-t-elle de répondre.

Était-ce tout ce qu'elle s'apprêtait à faire au cours de cet entretien ? Présenter des excuses ? Et était-ce l'ombre d'un sourire qui étirait la bouche de Fall ? Étrangement, elle aurait préféré que ce ne soit pas le cas. Toute cette expérience lui semblait bien trop déconcertante. Elle ne se laissait pas écraser, contrairement aux inquiétudes de Maggie, mais elle était bel et bien en train de s'enfoncer – et pas qu'un peu.

Tant et si bien qu'elle n'allait pas tarder à finir six pieds sous terre.

— Je me demandais juste quelle avait été la réaction de Durand vis-à-vis de l'article, se rattrapa-t-elle. J'ai travaillé sur ce projet pendant cinq mois d'affilée, et ce même pendant mon sommeil. C'est plus ou moins devenu une partie de moi.

— En tant que personne qui dort, boit et mange Durand, je ne peux que le comprendre, répliqua-t-il sèchement. En vérité, les objectifs philanthropiques de Durand ont été bâtis selon les directives d'Alan Durand, le fondateur de l'entreprise. Durand a une longue tradition de projets communautaires, de développement personnel et de programmes caritatifs. Après

avoir achevé cette étude, êtes-vous convaincue qu'il est pertinent de poursuivre un tel objectif, pour une entreprise ?

— Pardon ?

— Croyez-vous que la plupart des entreprises devraient faire preuve de philanthropie dans leur système de fonctionnement ?

— Les statistiques le confirment sans l'ombre d'un doute.

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé.

Elle observa ses mains jointes sur le dessus de son porte-documents. Une petite goutte de transpiration mouillait le vinyle.

— Si une entreprise peut améliorer ses profits tout en contribuant de façon positive à la vie de la communauté et de ses habitants, il semblerait que ce soit une victoire à tous les niveaux, n'est-ce pas ?

Au son de son rire sans joie, elle leva les yeux.

— C'est une réponse politiquement correcte, en effet. Maintenant, répondez-moi franchement, Alice. Croyez-vous que des entreprises comme Durand devraient poursuivre leurs efforts philanthropiques au sein des communautés ?

Un silence tendu s'ensuivit.

— Alice ? insista-t-il doucement.

— Bien sûr. C'est juste...

— Quoi ?

— Ce n'est rien.

Il fronça les sourcils d'un air menaçant.

— C'est juste que... Ça me semble...

Et puis quoi ? T'as déjà foiré l'entretien, de toute façon. Tout le monde sait que tu n'as jamais eu l'ombre d'une chance.

— ... un peu condescendant, c'est tout.

Elle se tassa légèrement sur elle-même en le voyant adopter une sinistre immobilité.

— Mis à part ça, je pense que la réponse est oui, évidemment. Je pense que les grandes entreprises devraient adopter des directives caritatives.

— Condescendant ? répéta-t-il d'une voix sourde qui lui évoqua le ronronnement profond d'un lion au calme trompeur. Comme si Durand se donnait en spectacle, vous voulez dire ? En se faisant bien voir aux yeux du public dans le seul but de vendre des gadgets... ou des barres chocolatées, des boissons énergétiques ou du chocolat au lait, dans le cas de Durand.

— Toutes les choses que consomment vos participants au Camp Durand... Des jeunes issus de milieux urbains à faibles revenus et de quartiers défavorisés, ne put-elle s'empêcher de préciser.

Le rouge lui monta aux joues.

Elle se força à ne pas tressaillir à la vue de son regard perçant, mais elle sentit bel et bien son audace flancher. C'était sous-estimer grandement l'intensité de ses yeux que de les qualifier « d'un marron des plus sombres » ou « presque noir ». Ils luisaient comme des pierres polies au sein desquelles brûlait un feu infernal. Contre toute attente, ses yeux parvenaient non

pas à la faire brièvement sursauter, mais à lui soutirer des soubresauts réguliers.

— Consommez-vous ces produits, Alice ?

— De temps à autre, répondit-elle en haussant les épaules.

En vérité, elle était accro au chocolat. Les *Jingdots*, les *Sweet Adelaides* et les caramels au chocolat à la fleur de sel figuraient parmi ses péchés mignons préférés lorsqu'elle s'asseyait à son bureau pour effectuer des calculs. Mais elle n'avait pas la moindre intention de dévoiler ce faible à Dylan Fall.

— Pourquoi ? demanda-t-elle avec méfiance. Est-ce un prérequis pour avoir le privilège de participer au programme de formation de Durand ?

— Non, répondit-il en saisissant une feuille de papier sur son bureau.

Son pouls s'affola. Il s'apprêtait à lui annoncer que l'entretien était terminé.

Et tant mieux.

Plus vite elle en aurait terminé, mieux elle se porterait. Il étudia avec nonchalance ce qui s'avéra être son CV.

— Mais j'ai la chance de savoir que Little Paradise – l'endroit où vous avez grandi – fait partie de ces quartiers défavorisés et infestés de délinquants que vous venez de décrire.

Son cœur bondit inconfortablement contre son sternum. Elle décolla sa langue de son palais.

— Comment savez-vous que j'ai grandi à Little Paradise ? s'enquit-elle d'une voix rauque, mortifiée à l'idée que Dylan Fall – *surtout lui* – ait connaissance du lieu infâme dans lequel elle avait évolué durant toute son enfance.

Little Paradise. Le seul parc pour caravanes qui avait subsisté à la lisière de Chicago et qui portait si mal son nom. Une petite zone, crasseuse et misérable, souillée par les fumées malodorantes et toxiques qui provenaient de l'usine avoisinante située à Gary, dans l'Indiana. L'adresse ne figurait pas sur son CV. Elle refusait de mentionner Little Paradise, de près ou de loin. Elle avait utilisé une adresse locale depuis qu'elle était partie étudier à l'université, environ six ans auparavant.

— Dr Lopez y a fait allusion, précisa-t-il sans ciller. Avez-vous honte de l'endroit où vous avez grandi ?

— Non, mentit-elle avec véhémence.

— Bien, répondit-il en laissant retomber son CV sur son bureau. Vous avez raison.

Il devait seulement avoir une dizaine d'années de plus qu'elle. Elle n'allait d'ailleurs pas tarder à fêter son vingt-quatrième anniversaire. Elle lui enviait amèrement son sang-froid imperturbable et son air qui trahissait une certaine expérience malgré sa jeunesse. Dans quelles circonstances était-il parvenu à devenir le P-DG de Durand à un si jeune âge ? Avait-il un lien de parenté avec le fondateur de l'entreprise ? Elle lutta pour s'en souvenir. Il lui avait été

extrêmement difficile de mettre la main sur des détails personnels au sujet d'Alan Durand et Dylan Fall. Elle n'avait déniché que peu d'informations sur l'ascension vertigineuse de Fall au sein de la prestigieuse multinationale. Elle se rendit soudain compte à quel point elle était ridicule face à cette assurance superbe et raffinée. Son attitude défensive et maladroite ainsi que sa confusion devaient amuser Fall sans l'ombre d'un doute.

— Comptez-vous me poser des questions pertinentes sur le commerce, mon intérêt pour Durand ou mes compétences ? siffla-t-elle en serrant les dents.

— C'est ce que j'étais en train de faire, me semble-t-il.

Son air pincé ne vacilla pas. Il soupira :

— Très bien.

Il chaussa sèchement les lunettes gris anthracite qu'il portait un peu plus tôt et s'empara de quelques feuilles. Il était extrêmement séduisant avec ces montures.

Évidemment.

— J'aimerais vous interroger sur les raisons qui vous ont motivée à faire des recherches sur la philanthropie et le profit.

Il se lança dans une série de questions relatives à ses analyses statistiques et elle commença à se détendre légèrement. Alice connaissait ses modèles mathématiques sur le bout des doigts. Elle était également une droguée du travail. Dans ce domaine, il ne pouvait pas la troubler.

Toutefois, elle sentit au bout d'un moment que Fall comprenait non seulement les nuances des statistiques aussi bien – si ce n'était mieux – qu'elle, mais que ses connaissances sur l'impact concret des conclusions qu'elle avait tirées sur les pratiques professionnelles dans le monde des affaires outrepassaient de loin les siennes. Elle lui enviait ses connaissances, mais elle était également curieuse. Avide. Fascinée par la séduisante promesse de puissance que pouvaient lui garantir ces chiffres, une fois combinés au savoir et à l'expérience de Fall.

Après environ une heure de questions-réponses intense, il fit pivoter son poignet et jeta un coup d'œil à sa montre.

— Vous êtes un véritable radar à tendances statistiques, pas vrai ? lança-t-il avec décontraction en faisant référence à sa capacité à absorber les données et à les traduire aussitôt en tendances pertinentes, à repérer les anomalies et même à prédire leurs conséquences.

— On pourrait dire ça comme ça, j'imagine, répondit Alice.

— Vous êtes une savante ?

— Non, protesta-t-elle, tendue.

Le terme « savant » lui conférait un statut marginal. Tout ce à quoi elle aspirait était de ne pas se faire remarquer. Les marginaux ne se fondaient pas dans la masse.

— J'ai juste un bon *feeling* avec les chiffres et ce qu'ils représentent.

— Vous avez un *feeling* grandiose. Un don rare, rectifia-t-il d'une voix grave qui fit courir un nouveau frisson le long de son échine. Je crois que vous m'avez donné toutes les informations nécessaires, ajouta-t-il soudain, le regard rivé sur les feuilles posées sur son bureau.

Alice s'avança sur son siège en prenant conscience que l'entretien touchait à sa fin.

— Je me demandais... Étiez-vous intéressée par l'entreprise Durand en particulier avant de commencer votre étude sur la philanthropie ?

Elle secoua la tête.

— Non. Enfin... Je la connaissais, évidemment. J'étais au courant de son succès et de ses initiatives philanthropiques.

— Ah, d'accord. Après avoir discuté avec votre conseillère, j'avais comme l'impression que vous étiez la première à suggérer Durand pour l'étude, répliqua-t-il.

— C'est peut-être le cas. Je suis étudiante en commerce, répondit-elle en haussant les épaules. L'entreprise Durand est l'une des entreprises les plus rentables du monde.

Il retira ses lunettes et posa sur elle un regard perçant.

— Avez-vous des questions ? demanda-t-il après une pause durant laquelle Alice dut se faire violence pour ne pas se tortiller.

— Combien de candidats seront sélectionnés en tant que moniteurs pour le Camp Durand ?

— Quinze. Nous essayons de garder un rapport campeur-moniteur aussi bas que possible

tout en offrant des bourses à autant d'enfants que possible. Le nombre de nouveaux participants reste relativement stable, mais les jeunes qui reviennent doivent conserver un casier judiciaire vierge et passer plusieurs tests de dépistage s'ils ont des antécédents connus, en plus de maintenir une moyenne acceptable. Comme vous le savez sûrement déjà, le camp se consacre aux collégiens et aux lycéens. En général, chaque animateur gère une équipe d'une dizaine d'adolescents.

— Donc seulement neuf moniteurs se qualifient pour obtenir un poste de direction au Camp Durand, réfléchit-elle. Vous croyez franchement que cette configuration – un camp d'été de trois semaines sur les rives du lac Michigan – donne *réellement* les informations nécessaires à Durand pour recruter ses cadres d'élite ? demanda-t-elle d'un air sceptique. Ça me semble un peu...

Absurde, songea-t-elle dans l'intimité de son esprit.

— ... étrange de s'attendre à ce que des diplômés en commerce aient l'expérience nécessaire. Nous ne sommes ni des travailleurs sociaux ni des enseignants. Et encore moins des baby-sitters.

Il lui jeta un coup d'œil lorsqu'elle marmonna le dernier mot dans sa barbe.

— On ne s'attend pas à ce que vous occupiez ces fonctions. Enfin... peut-être celle d'un enseignant, mais pas dans le sens classique du terme. Du personnel permanent et



POUR elle

J'ai Lu pour Elle

Achetez vos livres préférés
livrés directement chez vous,
ou téléchargez-les en un clic sur
www.jailupourelle.com

Profitez
de nombreux
avantages!

- Précommandez les **futures parutions**
- **Donnez votre avis** sur vos lectures
- **Accédez à un service client** à votre écoute
- **Recevez des cadeaux** en édition limitée
- **Rencontrez** des auteurs et des éditeurs...

Désormais sur mobile et tablette!



POUR elle

0000 0000

La plus belle romance s'est
J'ai lu pour elle

Je cherche un livre, un auteur, une collection, un ge

OK

Best Collections Graves Ebookes Auteurs Actus & Promos Le club

ELIA WINTERS
PARTIES À DEUX
Et si votre histoire d'un soir
devenait votre collègue ?

DÉCOUVRIR >

TOP VENTES

À très vite sur www.jailupourelle.com!



12323

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 5 août 2018.

Dépôt légal : août 2018.
EAN 9782290162712
OTP L21EPSN001912N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion